

Rivalité

Kawkab al-Sharq, 29 juillet 1933

Ce sont deux partis, frères de mère et de père, entre lesquels aucun désaccord n'est survenu et n'en surviendra. Il n'y a jamais eu de rupture entre eux et il n'y en aura jamais. La description la plus fidèle de l'affection et de la tendresse entre eux, du lien qui ne se rompra pas et de l'amour qui ne rouillera pas, est le vers de l'ancien poète :

*Deux qui ont tété ensemble le sein d'une même mère,
ont juré par la nuit obscure : nous ne nous séparerons pas.*

Et les deux partis ne se sépareront pas, si Dieu le veut — car ils ont accédé au pouvoir ensemble, demeuré au pouvoir ensemble, et le quitteront ensemble le jour où la prophétie du Daily Telegraph se réalisera, ou un peu avant, ou un peu après. Ils goûteront ensemble le plaisir de l'éloignement du pouvoir, comme ils ont goûté ensemble le plaisir de la proximité et de la permanence en son sein. Mais qui pourrait prétendre que la rivalité ne peut exister entre frères ? La rivalité est un phénomène de la vie, une preuve de vigueur et un effet de l'énergie.

Le Parti de l'Union est puissant sans aucun doute, car parmi ses membres figure le ministre des Traditions. Le Parti du Peuple est très puissant, car son chef est le Premier ministre. Le Parti de l'Union est très puissant, car son chef est le Président du Sénat. Puisque les deux partis frères sont puissants à ce point — qui dépasse toute limite — la rivalité entre eux est inévitable, afin que les gens voient lequel des deux ministres est le plus utile à son parti : le ministre de l'Agriculture pour le Parti du Peuple, ou le ministre des Traditions pour le Parti de l'Union ? Et afin que les gens voient lequel des deux présidents est le plus béni et le plus fécond pour son parti : le Premier ministre pour le Parti du Peuple, ou le Président du Sénat pour le Parti de l'Union ? Cette rivalité fait du bien et ne nuit pas, améliore et ne détériore pas. Car la rivalité peut exister dans le bien comme dans le mal. S'élancer en premier peut être vers l'avantage comme vers le préjudice.

Le Parti du Peuple et l'Union sont des frères qui ne se sont pas disputés et ne se disputeront pas, des amis qui ne se sont pas pris en grippe et ne se prendront jamais en grippe. Tous deux sont sérieux dans le service de l'Égypte et dévoués à son bien — et s'ils rivalisent, leur rivalité ne sera que dans le bien ; et s'ils s'élancent, leur élan ne sera que vers le profit, le bien et ce qui est honorable. Il y a donc toutes les raisons

pour qu'ils rivalisent — et ils ont rivalisé ces deux derniers jours. Le ministre des Traditions voyage en Europe pour se soigner et se reposer, et cherchera peut-être à cette occasion des membres étrangers pour l'Académie de la langue — le ministre de l'Agriculture doit donc voyager en Europe pour se soigner et se reposer, et cherchera peut-être à cette occasion une variété de coton, ou une couleur de lin, ou un art du séchage des dattes, ou une méthode de clarification du miel. Le ministre des Traditions nourrit les esprits et protège les mœurs. Le ministre de l'Agriculture nourrit les corps et protège la peau contre le froid et la chaleur. Tous deux sont également aptes à penser aux gens pendant leur cure et leur repos. Le Parti de l'Union sentit l'importance du voyage que projetait le ministre des Traditions et se mobilisa pour l'accompagner et organisa une cérémonie pour l'encourager, avec des discours et du thé — sur quoi le Parti du Peuple sentit l'importance du voyage que projetait le ministre de l'Agriculture et se mobilisa pour le lui dire adieu et organisa une cérémonie pour l'escorter, des paroles furent prononcées et des paroles furent entendues — mais il devança quelque peu le Parti de l'Union : il ne servit pas le thé et ne l'offrit pas aux gens, mais dîna et fit dîner les gens.

C'est pourquoi le Parti du Peuple fut plus généreux que le Parti de l'Union, ou plus riche que lui — car le dîner est une chose et la consommation du thé et de douceurs en est une autre. Le dîner s'attarde plus longtemps dans les ventres et est plus difficile à digérer. Le thé séjourne peu et se digère aisément. Le Parti du Peuple est donc matériellement supérieur au Parti de l'Union. Cela est naturel et incontestable. Nous avons dit que le Parti du Peuple monopolise le ministère de l'Agriculture, et le ministère de l'Agriculture contrôle ce que la terre produit en végétaux et ce qu'elle élève en moutons, en chèvres et en volailles, et ce qu'elle produit en fruits et en raisins.

Mais le Parti de l'Union surpassa le Parti du Peuple sous un autre rapport — le rapport intellectuel. Les orateurs de l'Union étaient en effet plus nombreux que les orateurs du Peuple. Et un seul ministre prit la parole lors de la réunion du Peuple — le chef du Parti du Peuple lui-même, ministre de ce que la terre produit et de ce qu'elle élève en plantes, animaux et fruits.

Les deux partis sont donc à égalité — l'un excelle dans la nutrition des corps, l'autre dans la nutrition des esprits. Ces deux modes de nutrition s'équilibrent ensuite, et les deux partis demeurent tels qu'ils ont

toujours été et tels qu'ils seront toujours : deux chevaux de course dont l'un ne devance l'autre que d'une distance que son compagnon comble aussitôt.

Le sujet caché pour lequel les deux partis ont tenu leurs célébrations était cette lettre funeste, la lettre du Daily Telegraph. Les deux partis n'avaient d'autre choix que de rivaliser pour réfuter cette lettre et apporter les preuves évidentes et les démonstrations accablantes que cette lettre est du pur et simple non-sens, du pur et simple délire, et ne change rien à la position du gouvernement — car la position du gouvernement n'est pas tenue en otage par ce que disent les journaux en Égypte ou en Angleterre, mais par quelque chose d'autre que tout le monde connaît, et que le Premier ministre a proclamé mille et une fois : la satisfaction de Sa Majesté le Roi et la confiance du Parlement. Les deux partis n'avaient d'autre choix que de s'élancer pour surpasser l'autre dans l'élégance de la réfutation de cette lettre, et ils s'élancèrent — et, curieusement, ils furent à égalité en cela aussi. Ni l'un ni l'autre ne surpassa son compagnon, de peu ou de beaucoup. Ni l'un ni l'autre ne devança son compagnon de la largeur d'un doigt ou de l'aile d'une mouche, comme on dit. Dieu n'accorda à aucun des deux partis rivaux la grâce d'ajouter une seule lettre à ce que le Premier ministre avait dit mille et une fois ; les deux partis rivaux voulaient simplement déployer des arts de l'éloquence pour s'exprimer sur ce sujet. Curieusement, ils furent à égalité dans ces arts aussi. Le ministre des Traditions voulait railler les écrivains anglais et les opposants égyptiens, et déploya un style littéraire sans pareil et une manière d'esprit sans pareil, s'élevant du langage du peuple à celui de l'élite, du ton de la masse au ton des ministres. Il dit que ces écrivains anglais riaient sous cape des naïfs opposants. Et le ministre de l'Agriculture voulait condamner ces opposants d'une condamnation politique honnête, propre, innocente et chaste, n'émanant que d'hommes de haute culture et de langues pures et de natures généreuses qui s'élèvent au-dessus de la vulgarité — et il dit que ceux qui n'étaient ni du Peuple ni de l'Union avaient eu leurs perceptions aveuglées par les désirs et les intérêts personnels, avaient perdu leur chemin et s'égarèrent en tous sens. Les deux ministres, comme vous le voyez, sont des chevaux de course en tout : l'un n'atteint le but que lorsque l'autre l'a déjà atteint.

Les deux partis n'obtiendront apparemment aucun résultat décisif de cette compétition, et continueront à courir indéfiniment sans que l'un devance l'autre. Ils rivaliseront toujours dans le bien et ce qui est

honorables sans que l'un surpasse l'autre dans le bien et ce qui est honorable. L'Égypte bénéficiera de cette compétition incessante et de cette course qui ne s'arrête jamais, et en récoltera sans nul doute des fruits savoureux en intelligence et en habileté, en génie et en éloquence, en raffinement du langage et en pureté de la langue. Nous apprendrons comment mentionner le fait de rire sous cape, et comment décrire les adversaires politiques comme des hommes dont les perceptions ont été aveuglées par les désirs et les intérêts, qui ont perdu leur chemin et s'égarent en tous sens. Si l'Égypte ne prend pas exemple sur ses ministres, sur qui prendra-t-elle exemple ? Si l'Égypte n'imité pas le ministre des Traditions, qui imitera-t-elle ?

Ce qui est amusant dans cette compétition, c'est qu'elle n'a rien apporté de nouveau. Les gens avaient appris l'opinion du gouvernement sur le correspondant du Daily Telegraph, l'avaient cru et étaient persuadés que le gouvernement était plus solidement établi qu'Al-Muqattam et plus fermement enraciné qu'Al-Ahram. Les gens avaient appris l'opinion du gouvernement et l'avaient cru, et étaient persuadés qu'il avait donné à l'Égypte ce qu'aucun autre gouvernement ne lui avait donné en bénédictions et en bienfaits — la sauvant de la faim, la guérissant de la maladie, relevant sa tête, préservant sa dignité, repoussant l'agression des étrangers et refrénant la tyrannie des Anglais. Les gens avaient appris l'opinion du gouvernement et l'avaient cru, et étaient persuadés que la nation lui avait accordé sa confiance et sa permanence, l'avait spécialement dotée d'affection et d'amour, et qu'Alexandrie avait été la première des villes égyptiennes dans sa confiance en le gouvernement et sa foi en lui et son dévouement à le défendre de ses âmes et de ses biens. Alexandrie demeure la plus dévouée des villes égyptiennes à l'amour du gouvernement et à son soutien, et à le défendre de ses âmes et de ses biens. Et chaque ville égyptienne dans laquelle un ministre prend la parole devient la première des villes égyptiennes dans son amour du gouvernement et la plus dévouée à le défendre de ses âmes et de ses biens.

Et l'Égypte tout entière est la première de toute l'Égypte dans son amour du gouvernement et la plus dévouée de toute l'Égypte à le défendre de ses âmes et de ses biens. Et qui sait ? Peut-être les deux partis frères qui ne se sont pas séparés et ne se sépareront pas ne rivalisent-ils que dans les mots — et qu'elle est aisée, la rivalité dans les mots, et qu'elle est profitable et avantageuse, car elle fait rire, dissipe les soucis et allège le fardeau des souffrances.